

Grâce à je ne sais quel dieu, qu'il n'est pas permis d'invoquer tout net, voilà donc l'Opéra en pleine résurrection. Si c'est un jour de fête pour les amateurs de la musique et de la danse, c'est un bien plus pour les déplorables rédacteurs de feuilletons, condamnés depuis des mois à la galère de toutes les folies qui ont passé par la tête des auteurs, à partir de l'ère fortunée du 29 juillet. Il m'en souviendra, du joli mois de mai 1831! Une pluie céleste et une pluie dramatique continuelles! on ne savait comment se garer de la boue et de la démence. Mais des succès et des sifflets obligés, vous êtes heureusement passé! Il y a de longues années, M^{me} de Sévigné avait la première réclame contre la réputation usurpée du moi de mai, lequel lui a fait passer dans sa solitude de Livry tant de Pâques mouillées et de soirées au coin du feu. Au moins alors, elle n'était pas obligée, par les mœurs de son temps, d'aller trois au quatre fois par semaine assister à des pièces qui font gronder le vice et rougir la vertu. Tel est notre sort aujourd'hui. Les contemporains de M^{me} de Sévigné étaient tranquillement occupés à deviser sur un sermon de Bourdaloue ou le glorieux passage du Rhin; sur le château de Versailles ou le magnifique billet de Psyché. Nous, pressés entre toutes les grâces d'un budget immense, les charmes des visites domiciliaires, nous ne pouvons sortir de ces délicieux sujets de préoccupation que pour trouver d'autres presque aussi aimables. Nous tombons de la Charybde politique dans la Sylla littéraire. Contraints par le devoir, nous nous arrachons aux plaisirs de l'amitié, aux douceurs irritantes du whist, aux excitations gastronomiques de Véry ou du café de Paris, pour aller enfermer nos digestions de mauvaise humeur dans une loge où l'on fait passer sous nos yeux tout ce que la médiocrité folle et le talent égaré peuvent inventer de témérités dangereuses et insipides. Il n'y a pas un jour du mois de mai où on ne nous ait montré le diable sur la scène, grossier ou ennuyeux.

Ce n'est pas qu'on ne le retrouve à l'Opéra; mais là du moins il se présente, comme on n'est pas fâché de le rencontrer de temps à autre, avec toutes les formes de la civilisation. Ce ne sont pas ses cornes et sa queue qu'on aperçoit; tout au contraire, et il faudrait un cœur bien refroidi, des yeux bien glacés, ou une lorgnette en sens inverse, pour distinguer ses laids attributs sous cet amas de fleurs et de jupons courts qui encombrant le théâtre. Sur les autres scènes, son infernale majesté est déguisée sous des périodes déclamatoires ou des sophismes romantiques, tandis que d'Opéra tout est à découvert, ou du moins il y a bien peu de chose de cachées. Honni soit qui mal y pense; mais je ne veux pas dissimuler le plaisir que j'ai eu à me retrouver à l'Opéra, en sortant des noirs tableaux dramatiques de l'Odéon et des boulevards. C'est un contraste dont j'ai senti le prix avec une vivacité toute nouvelle.

J'ai lu dans la traduction d'Hippocrate par notre courageux, érudit, éloquent et spirituel Pariset, que le père de la médecine philosophique recommandait une débauche gastrique tous les mois. Je ne sais pas si je serais de force à supporter celle-là; mais je veux essayer d'une débauche d'esprit. Pourquoi y a-t-il un opéra? c'est la faute du guet, de Voltaire ou de Rousseau. Ce n'est pas la mienne; je supplie nos abonnés de la croire. D'ailleurs, je m'escrime assez souvent contre tout ce qui est sérieusement dangereux. Je ne suis pas fâché de louer un peu ce qui est dangereusement

aimable. En arrière donc la politique et la littérature; au diable le gouvernement et *Camille Desmoulins*, le révolutionnaire; le ministère et *Antony* le bâtard; le budget et le *Moine* à cornes! et si je ne comprends pas le *juste milieu* dans cette rebuffade générale, ce n'est point que je l'oublie et ne l'envoie aussi au diable de bon cœur; mais c'est que je craindrais, quand il s'agit de l'Opéra et de tout ce qu'il renferme, qu'on ne vît dans l'emploi de cette expression, un jeu de mots qui est à mille lieues de la pudeur de mes pensées.

Du reste, il serait difficile, en sortant de la soirée passée hier à l'Académie royale de Musique, de ne pas rapporter, dans le style du bulletin de cette grande armée musicale et chorégraphique, un peu de l'enthousiasme et de l'enivrement de tout le monde. Il y a vraiment de l'enchantement dans la première vue de la salle. Elle n'a pas subi de changemens de forme bien importans; mais sa réparation est complète. Les modifications principales qu'elle a subies se composent, d'abord, d'une balustrade élégante qui garnit le bas des premières loges, depuis les rideaux jusqu'à l'amphithéâtre, et donne un peu d'apparence monumentale à ce grand vaisseau privé naguère de cet avantage.

Sur le devant de ces premières loges, qui pouvaient, précédemment, contenir six personnes avec trois banquettes, on a établi un rang de galerie disposées de telle façon que les spectatrices, commodément assises à // 2 // cette place dans les stalles bien faites, et coiffées même de ces chapeaux élevés qui font le désespoir ordinaire de ceux qui se trouvent derrière elles, ne gênent en rien la vue des spectateurs placés aux premières, réduites désormais à la contenance de quatre personnes. L'amphithéâtre est rendu à son ancienne destination: il ne renferme plus de loges découvertes; divisé en stalles maintenant, il contiendra sans doute toujours assez de monde pour ne pas offrir ce vide glacial des derniers temps, où il semblait un caveau d'autant plus triste, quand il était dégarni de spectateurs, qu'il était terminé par la loge de la famille du gouvernement, espèce d'omnibus immobile, toujours désert. Enfin, un changement capital a eu lieu dans les loges du rez-de-chaussée; elles formaient aussi naguère un trou sombre difficile à garnir et à animer: ces loges sont séparées maintenant l'une de l'autre par une cloison qui permet à chacun de ceux qui les occupent d'être maître chez soi et d'y faire ce que bon lui semble sur des banquettes basses et commodes; écouter, causer ou dormir, sans que personne puisse, du reste de la salle, se mêler de ce qui se passe à l'intérieur, car, par une attention qui rentre bien dans l'idée première de ces loges discrètes, on les a garnies d'un grillage élégant qui en égaie l'aspect extérieur et complète au besoin la sécurité du dedans. Il y a dans la disposition de cette partie de la salle, une assez grande connaissance du cœur humain et des mœurs modernes. Les matinées sont tellement absorbées par les affaires, qu'on n'a pas toujours le temps d'aller causer au Sanglier des Tuileries, au Jardin du Roi ou dans une allée du bois de Boulogne. Les loges du rez-de-chaussée de l'Opéra combleront cette lacune. On prétend qu'elles sont déjà louées en bonne partie. C'est un trait distinctif de l'époque, et le cachet de la nouvelle Académie royale de Musique.

Après nous être occupé des choses sérieuses, il est juste de passer aux accessoires apparens et aux agrémens qui sont à la portée de tout le monde. Il est naturel que l'aspect immédiat de la salle restaurée soit rempli de séduction. Tout est neuf, et l'on sait le charme des lieux décorés de peintures nouvelles; mais il fallait ici joindre l'élégance à la grandeur, et cette double tâche me semble avoir été heureusement remplie. La devanture de chaque rang de loges est garnie de médaillons et d'arabesques variés et d'un fort bon goût sur un fond de rouge trop vif peut-être à présent, et liés entre eux par des guirlandes de fleurs tranchantes. Le fond des loges est d'un vert tendre; toutes les couleurs sont éclatantes de dorures et conduisent richement les yeux vers une coupole magnifique, d'où se détache un lustre resplendissant. Aux deux côtés des premières, près de l'avant-scène, se trouvent des girandoles appliquées aux colonnes, garnies de bougies simulées éclairées par le gaz, et qui donnent à toute la salle un air de fête plus spécial ordinairement aux salles de concert; mais d'un effet assez piquant ici pour qu'on pardonne facilement cette confusion dans le style des décorations. Le plafond est formé de douze personnages à attributs supérieurement peints, et aux quatre côtés se trouvent des pendentifs d'une exécution parfaite dans les raccourcis et les couleurs; toute cette partie de la décoration supérieure est liée entre elle par une guirlande dont je n'hésite pas à blâmer le ton fade et la composition mesquine, elle gâte un peu l'harmonie générale et le grandiose du reste, en rappelant le vulgaire souvenir du *joli café du Bosquet*; et par surcroît, dans les quatre angles des pendentifs se trouvent des génies portant des légendes, où sont inscrits les noms des poètes et des compositeurs célèbres. Tout cela est d'un goût vieux et faux: on le fera disparaître sans doute, et il n'y aura plus alors que des éloges sans restriction à donner aux talens de MM. Lesueur et Gosse qui ont présidé à l'architecture et aux peintures de ce magnifique salon.

Car c'est vraiment un salon maintenant que la salle de l'Opéra, précédées du foyer, dont la décoration simple et riche rappelle par ses couleurs et sa distribution celle du vaisseau principal. Le rideau est d'un rouge foncé, et quand il se lève, on arrive au boudoir du lieu dont le prêtresses, il faut le dire, n'ont pas encore été toutes restaurées avec autant de succès qu'il serait à désirer. *Guillaume Tell*, réduit en trois actes, nous a offert, dans la partie chantante des chœurs, l'aspect presque vulnérable de ces choristes, toujours les mêmes, qui florissaient aux temps antérieurs, et qui jurent à présent avec la fraîcheur de la nouvelle salle et les destinées auxquelles l'Opéra semble désormais appelé. Je ne sais pas quelles places y prendront maintenant l'art de la musique et l'art de la danse. Les conditions de l'Académie royale de Musique sont changées, et ses succès futurs doivent provenir de ressources différentes.

Ce ne peut plus être cette institution attachée par la gloire et la vanité nationale, et qui formait presque un des fleurons de la couronne monarchique. C'est un établissement d'avenir érotique, de destinées voluptueuses qui appelleront les arts à leur aide, mais où les artistes ne pourront plus tenir la première place; non que les hommes qui le dirigent n'en ont le goût et le désir. M. Véron, dont le monde fashionable a si bien aimé les formes sans lui ôter cet aplomb et cette fermeté de caractère

infléchissables dans les spéculations importantes; M. Duponchel qui met à la direction des évolutions scéniques, conservera, comme artiste, la haute main sur l'ensemble des efforts dramatiques; M. Mira enfin, qui a pris de bonne heure des habitudes d'économie théâtrales fort nécessaires dans une régie de cette nature, offrent, chacun dans des attributions diverses, des garanties suffisantes de goût, d'art et de bonne administration. Nous avons donné il y a peu de jours la liste des artistes nouveaux qui vont rapidement passer sous les yeux du public. Mais, encore une fois, il ne nous semble pas que les conditions du succès public puissent être les mêmes que celles du passé. La révolution a roulé sur les arts // 3 // comme sur le trône. Les artistes n'y ont plus l'avenir que la monarchie leur garantissait. Plus de chapelle royale pour les uns, plus de nominations souveraines pour les autres; plus d'engagemens à longs terme, plus de liste civile dont la magnificence, quelquefois prodigue, permettait des jours tranquilles; plus de pensions, partant plus de sécurité d'existence. Et c'est à toutes ces conditions pourtant que les artistes, obligés en quelque sorte d'être sans soucis sur l'avenir, mettent à leur présent une verve, un abandon, un délire, si l'on veut, qui, en définitive, tournent au profit du public. Maintenant il faut que les chanteurs des deux sexes s'occupent de leur fortune plutôt que de leurs arts. Ils iront là où on les paiera davantage; et si le théâtre des Variétés veut donner quarante mille francs à Adolphe Nourrit ou à M^{me} Cinti-Damoreau, ils abandonneront l'Opéra, qui ne leur offrira plus, pour leur vieillesse, les bénéfices qu'ils y auraient recueillis autrefois.

Je repète donc avec assurance, la condition des artistes étant changeante, les conditions de l'art et du succès sont changées aussi. Il faudrait une nouvelle révolution pour ramener à l'Opéra un régime différent, et celui qui causait à la fois l'étonnement et le regret que j'ai manifestés sont à l'aspect des chœurs respectables qui nous sont apparus au lever du rideau. Il est peut-être difficile de trouver des voix justes et belles avec de jeunes et jolis visages; il en faut aujourd'hui cependant. La salle qui ressemble à un boudoir, de nouvelles loges ouvertes sur la scène, des abonnés qui ont leurs entrées partout, tout cela exige un personnel en harmonie. L'Opéra ne peut plus être le temple des arts, doit être une succursale de la vie. C'est un magasin de nouveautés, où il doit y avoir toujours les nouvelles les plus fraîches. C'est la tendance et le destinée de la nouvelle Académie royale de Musique. Du Rossini si l'on peut; de la beauté avant tout. Le succès est là exclusivement par opposition au laid qui se montre sur les autres théâtres.

Si la comédie française continue à donner des pièces politiques, il faut que l'Opéra donne des pastorales. Nous irons voir des bergers par antipathie des jacobins. Il nous faut les corruptions de la régence comme un contraste aux sottises révolutionnaires. Voilà nos doctrines, en ce qui touche l'Opéra moderne. Mais Paris n'a pas été fait en un jour, et il serait ridicule de ne pas donner le temps nécessaire à la direction éclairée et active qui comprend les besoins de son siècle; et qui l'a prouvé déjà par l'élégante et commode disposition de la salle.

Puis, si le personnel du chant appelle des réparations, il n'y a vraiment rien à dire au personnel de la danse, du moins quant aux masses. Le peuple sauteur était à l'unisson de la gentillesse et de l'éclat de la nouvelle décoration. L'état major a vu pourtant ses rangs s'éclaircir. M. Aumer, le maître des ballets, a quitté le grand bâton du commandement. Cela sera peut-être regrettable. M. Aumer était un homme d'imagination et de talent, dont le goût avait fini par se former. Nous verrons bientôt les œuvres de M. Coraly qui le remplace.

La danse noble a perdu son premier appui. Albert a cessé ses fonctions. J'ai toujours eu bien peu de sympathie pour la danse noble, surtout quand elle se fait vieille. Mais Albert a eu de précieuses qualités de danseur, et je ne lui refuserai pas, au moment des adieux, un souvenir de louanges méritées. Paul aussi, dit-on, se retire. Dans les derniers temps, il ne méritait peut-être plus, comme autrefois, le surnom d'*Aérien* que la reconnaissance publique lui avait justement décerné. Mais c'était encore un de nos meilleurs *Zéphire*, et il a fallu le regretter, hier surtout dans la Tyrolienne de *Guillaume Tell*. Ce pas si délicieux qu'on faisait toujours répéter alors que M^{lle} Taglioni et M^{me} Montessu étaient escortées de Paul ce pas divin a fait hier soir un *fiasco* complet. Coulon, qui n'a ni physionomie, ni élévation, ni vivacité, et qui du reste, dit-on, ne fera plus partie de la nouvelle troupe, Coulon a assommé ce trio charmant. Il n'en a saisi ni la couleur ni le charme, et l'effet a été tué. M^{lle} Julia en a eu moins de grâces, M^{me} Montessu moins de pétulance: celle-ci, du moins, a pu prendre sa revanche dans le ballet de la *Somnambule*, l'un des ouvrages les plus gracieux et des plus dramatiques, et dans lequel M^{me} Montessu a commencé à montrer pour la pantomime, le talent qu'on lui savait pour la danse. Son succès hier a été plus complet que jamais. C'est elle qui a fait et reçu tous les honneurs de la nouvelle salle. M^{lle} Legallois nous reste aussi: danseuse aimable, *mime* excellente. Quoique le reste vaille bien la peine d'être nommé, comme nous retrouverons plus tard et la grande Taglioni, et M^{lle} Noblet, et le léger Perrot, et le noble Lefèvre, nous ajournerons nos éloges au moment où ils pourront leur être adressés directement. Ils ne perdront rien pour attendre.

La soirée quoique fort longue a été fort bien remplie. Les yeux se reposaient de la salle sur le théâtre, et du théâtre sur la salle. Celle-ci a réuni tous les suffrages. Ils ne manque plus rien à notre bonheur. Nous avons un bel Opéra.

LA GAZETTE DE FRANCE, 4 juin 1831, pp. 1-3.

Journal Title:	LA GAZETTE DE FRANCE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Saturday
Calendar Date:	4 JUIN 1831
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	None
Year:	1829
Series:	None
Pagination:	1-3
Issue:	Samedi 4 Juin 1831
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.
Subtitle of Article:	SALLE NOUVELLE. – Guillaume Tell, en 3 actes. – La Somnambule.
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Front Page text- Internal text
Cross-reference:	None